Zeitschrift: Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 49 (1998)

Heft: 2: Eine kleine Erlebnisreise = Grands frissons et petits mondes = Itenario ludico "en miniature"

Artikel: Zoom sur le Zoo de Servion

Autor: Chaperon, Danielle / Lepdor, Catherine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-650307

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Danielle Chaperon · Catherine Lepdor

Zoom sur le Zoo de Servion

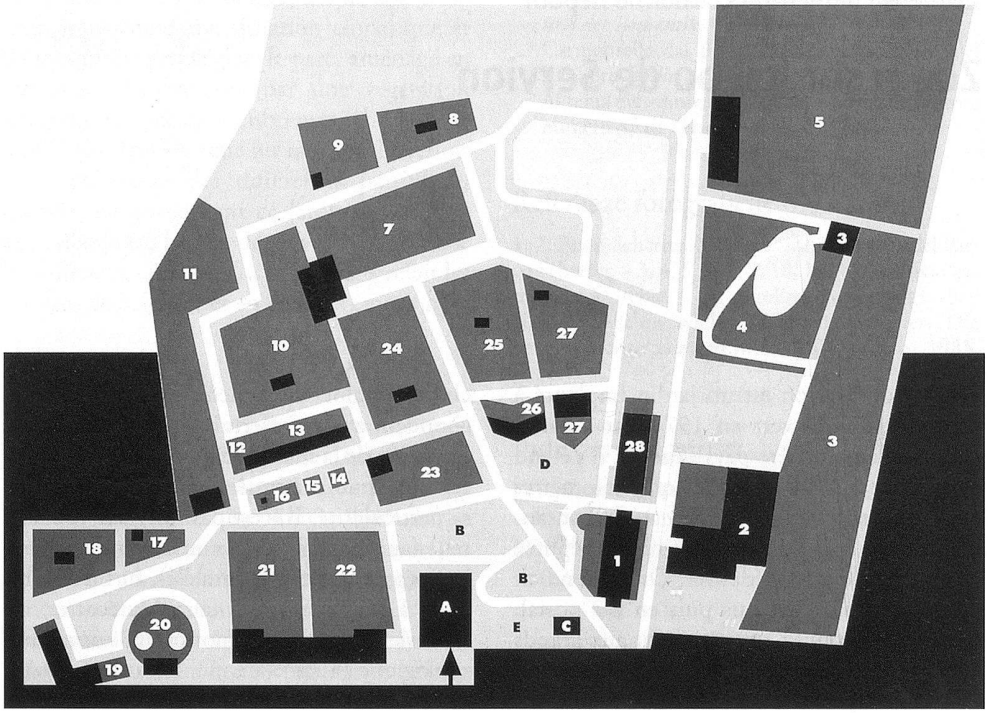
Le Zoo de Servion est un jardin implanté à la campagne. Ouvert en 1974 par Charles Bulliard dans l'arrière-pays vaudois, il s'étend sur plus de 65 000 m², à quelques kilomètres de Mézières. Il s'est établi à l'écart de Lausanne, dans les bois du Jorat, une région réputée pour ses itinéraires pédestres. On s'y rend en voiture, ou alors en bus puis en car postal: quelle expédition! Contrairement aux grands zoos suisses, de Bâle, Berne ou Zurich, son histoire n'est pas longue et son développement n'est pas lié à celui du tissu urbain. Se rendre au Zoo de Servion, c'est donc s'offrir une promenade à la campagne dont le but, paradoxalement, est de compenser ce que la nature soumise par l'homme peut avoir de décevant. Pourquoi guetter un hypothétique chevreuil alors qu'à deux pas les animaux abondent et sont offerts au regard?

A l'ère de la multiplication des mini-zoos à caractère publicitaire, le Zoo de Servion garde sa particularité. Il n'est pas une réserve naturelle (aux Grangettes la couvaison des grèbes huppés s'observe à la jumelle), ni un zoo réservé à la faune locale (aux Marécottes, on s'extasie devant les marmottes), ni une station zoologique (à La Garenne, les animaux sont souvent de passage et on se refuse à jouer la carte de l'exotisme).[1] Avec sa centaine d'espèces animales encagées, dont une trentaine de mammifères sauvages (lions, tigres de Sibérie, pumas, bisons d'Amérique, ours bruns, mouflons de Corse, loups de Pologne, lynx, singes), et quelque soixante-dix espèces d'oi-

1 ... les vitres disparaissent, les frontières entre l'animal et le spectateur s'effacent ...

2 ... difficile de donner un sens au parcours qui nous est proposé ...

1 Bâtiment des singes
2 Serre tropicale, oiseaux exotiques
3 Autruche
4 Volière: flamant, pélican, etc.
5 Bison
6 Etang
7 Antilope nilgaut
8 Mouflon de corse
9 Chèvre du Tibet
10 Cerf rouge
11 Renne
12 Porc-épic
13 Faisan
14 Raton laveur
15 Chien viverrin
16 Renard polaire
17 Sanglier
18 Loup
19 Puma, lynx
20 Ours brun
21 Lion
22 Tigre de Sibérie
23 Wallaby de Bennet
24 Lama
25 Alpaca
26 Mustélidés: fouine, putois, etc.
27 Poney
28 Binturong
A Restaurant
B Terrasse
C WC
D Place de jeux
E Aire de pique-nique



seaux tropicaux, Servion incarne l'image traditionnelle du zoo même si, songeant aux visites que nous rendions enfants à la ménagerie du cirque Knie, il nous arrive parfois de guetter l'éléphant, la girafe et l'hippopotame...

Jardin zoologique, Servion propose un itinéraire que nous avons emprunté plusieurs fois, attentives aux animaux bien sûr, mais aussi aux discours tenus sur ces derniers, aux stratégies élaborées pour guider nos pas et dicter nos comportements, curieuses des tactiques déployées par les visiteurs pour échapper aux lois du jardin clos. A la découverte en somme d'un lieu, le zoo, dont l'histoire remonte à l'Antiquité et dont le souci, de nos jours, est de remplir quatre missions essentielles:[2] 1. la distraction et la détente; 2. la pédagogie, c'est-à-dire l'amélioration des connaissances en zoologie et en éthologie du grand public grâce à l'observation directe des animaux et aux panneaux explicatifs; 3. la recherche scientifique; 4. la conservation, par l'information et par la reproduction en captivité d'espèces en voie de disparition.[3]

3 ... les panneaux explicatifs posés devant chaque cage ...

Itinéraires (à droite ou à gauche?)

Après avoir garé notre voiture sur le terrain pentu qui jouxte l'entrée, nous pénétrons dans le Zoo de Servion par un tourniquet métallique qui, goutte à goutte, irrigue le jardin. Des bipèdes, pour la plupart munis d'appareils photographiques et d'enfants, sont engloutis, d'autres, pareillement équipés, sont expulsés.[4] Il est temps de nous diriger vers la première cage, une cage en verre derrière laquelle trône le préposé à la vente des billets, des plans et des guides.

Le plan qui nous a été offert gracieusement nous invite à diriger nos pas vers la droite (ill. 2). Sa numérotation nous suggère de réserver notre première visite aux singes, puis d'effectuer une large boucle qui nous ramènera au point de départ où nous attendent un restaurant, des WC, une place de jeux et une zone de pique-nique. Par la présence de ces infrastructures familières, rencontrées aussi sur les aires de repos des autoroutes, dans les grandes surfaces ou encore au Comptoir Suisse, le Zoo répond à sa première mission: la détente. Nombreux sont d'ailleurs les visiteurs qui se précipitent au restaurant dès leur arrivée, laissant échapper des meutes d'enfants, petits animaux tout aussitôt intégrés au lieu, pressés de sauter, de gambader, de grimper.

A première vue, difficile de donner un sens au parcours qui nous est proposé. La disposition des cages et des enclos ne semble pas traduire la projection spatiale d'une quelconque taxinomie, elle n'obéit pas aux classifications linéennes qu'on nous enseignait au cours de

sciences naturelles. Le zoo semble plutôt s'être développé au gré de l'accroissement des collections, dans un souci d'adaptation à la topographie locale et dans la volonté de créer des voisinages adaptés au mode de vie de chaque animal.[5] Autre souci manifeste, celui d'instaurer des conditions de détention correspondant à la législation suisse (Ordonnance sur la protection des animaux) et internationale (recommandations de la Convention de Washington, CITES), en matière de surface et de volume des enclos, tant intérieurs qu'extérieurs.

Désireuses d'observer le comportement de la foule, nous nous laissons emporter par le flot des visiteurs. Première surprise: ceux-ci se refusent à suivre le sens de la visite indiqué sur le plan. Attirés par les animaux les plus spectaculaires, ils se dirigent vers les tigres et vers les lions. Une fois passée la fosse aux ours et la galerie des cages réservées aux félins, ils s'égayeront à droite et à gauche, ignorant les injonctions d'un plan qu'ils ne consultent pas, papillonnant au gré de leur fantaisie.

A ce premier indice d'une tactique de rébellion contre la stratégie pédagogico-idéologique du zoo, s'ajouteront d'autres comportements significatifs: superbe ignorance des chemins tracés, mépris des écriteaux interdisant que l'on nourrisse les animaux, intérêt tout relatif pour les panneaux explicatifs posés devant chaque cage (ill. 3). Ainsi la visite se transforme-t-elle pour la grande majorité en une déambulation bruyante, désordonnée et désobéissante. Du zoo, les visiteurs choisissent d'emporter une représentation kaléidoscopique. Attirés de proche en proche par une couleur, une odeur, un animal favori, courant à la poursuite des enfants, ils s'agglutinent devant les cages, émettent des commentaires traduisant toute une gamme d'émotions. Dans l'émerveillement comme dans l'attendrissement, c'est le *petichism* qui domine.[6]

Une question vient à l'esprit: pour les visiteurs, les animaux de chair et d'os exposés à Servion diffèrent-ils fondamentalement des petits simulacres en plastique que la direction propose à la vente, dans un distributeur installé à l'entrée de la volière (ill. 5)? Sont-ils encore capables de rivaliser avec leurs doubles artificiels, ces produits dérivés splendides et colorés, distribués dans les librairies, les musées de zoologie et les supermarchés (ill. 4)? A bien y réflechir, les créatures que nous observons tapies au fond de leur cage ou paradant fièrement sous nos yeux occupent-elles une autre place dans l'imaginaire moderne que tous ces artefacts dont on ne connaît que trop bien la place dans la diffusion commerciale d'une imagerie apparue à l'époque où les animaux disparaissaient de notre vie quotidienne?

4 ... une imagerie animale omniprésente ...

5 ... distributeur d'animaux en plastique à l'entrée de la volière ...

Visibilité (Lion, y es-tu?)

Avec l'achat d'un billet d'entrée, le visiteur monnaie le droit de satisfaire deux pulsions: celle, purement scopique, de regarder les animaux, celle, voyeuriste, de violer leur intimité en les surprenant à l'improviste dans des attitudes et des comportements «naturels».

Nous suivons la foule en direction de la cage aux lions. Premier émoi, deux lionnes prennent la pose, dos à dos, hiératiques et symétriques (ill. 6). Cette chorégraphie répond à notre attente. Elle nous renvoie à une conception anthropocentriste du zoo, inaugurée en 1662 par la ménagerie royale de Versailles, puis poursuivie à Vienne par les ménageries du Belvédère en 1716 et de Schönbrunn en 1752. L'animal, objet, est exposé de manière à être complètement et constamment visible par l'homme, sujet. Les cages, écrins plus qu'habitations, sont pensées pour proposer le plus grands nombre de points de vue. Dès son origine, l'architecture du zoo flirte avec cet idéal panoptique. Organiser l'espace en fonction du point de vue du spectateur, mesurer l'horizon pour l'adapter non pas à l'espace vital nécessaire aux animaux mais à la vision humaine, tel fut en effet longtemps le souci majeur des scénographes du zoo.

Dans cette perspective, le tumulus sur lequel les deux lionnes de Servion s'exhibent est à ranger au nombre des socles, passerelles et autres praticables qui incitent les bêtes à prendre des poses avantageuses. Si l'histoire des zoos est riche en inventions destinées à présenter les animaux comme des mannequins défilant sur un podium, le comble du raffinement sera atteint par l'architecture parlante des années 1930, lorsque les architectes Lubetkin et Tecton imagineront pour le Regent's Park de Londres une très célèbre «piscine aux pingouins»: deux rampes imbriquées en béton armé, inscrites dans une ellipse, permettaient aux pingouins de faire la démonstration de leur démarche claudicante à l'air libre. Un ingénieux système de rampes, de plongeoirs, d'escaliers et de bassins montraient par contraste l'agilité des animaux dans leurs ébats subaquatiques.[7]

A Servion, le traitement réservé aux lions montre que cet idéal classique du «tout visible» peut être poussé jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Nous nous en persuadons un peu plus en nous lançant à la recherche du lion et de sa majestueuse crinière, demeurés jusqu'alors invisibles. C'est en véritable chasseuses que nous abandonnons l'espace théâtral où les lionnes s'offraient com-

6 ... premier émoi, deux lionnes prennent la pose, dos à dos, hiératiques ...

plaisamment au regard pour pénétrer dans la coulisse, une longue galerie en béton où nous pensons débusquer l'animal dans sa tanière. La tension monte lorsque nous découvrons sur les vitres des traces laissées par des griffes boueuses (ill. 8). Le voici débusqué le mâle superbe. Nous l'identifions à sa queue qui pend nonchalamment dans l'obscurité (ill. 7). Cette esthétique du contraste, une esthétique romantique, trahit un dispositif bien pensé. Spectacle subtilement orchestré en effet que celui qui fait succéder la semi-déception à l'extase. Monté sur son podium, ou tapi dans son refuge, l'animal demeure totalement offert au regard.

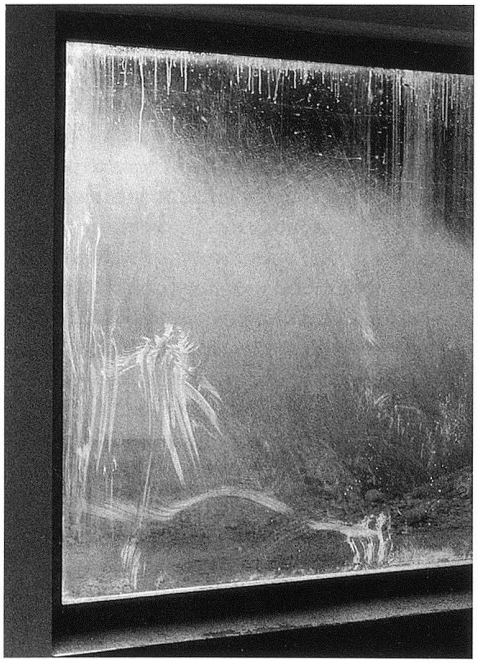
De la case africaine au chalet (mon Dieu que j'aime mon beau pays!)

Il fut un temps où les cages, conçues sur le modèle de la vitrine d'un musée, n'étaient que de purs présentoirs, tout au plus un cadre pittoresque renforçant le sentiment de dépaysement lié à la rencontre de l'animal. Les principes typologiques reposaient alors sur des considérations morphologiques. C'était la taille de l'animal – et non pas comme aujourd'hui le besoin d'espace propre à chaque espèce – qui déterminait les dimensions de son habitat. Dans les années 1870, le Zoo de Berlin avait lancé la mode des «pavillons» où les animaux étaient logés dans des architectures typiques de leur pays d'origine (palais de maharadjahs pour les tigres, minarets pour les abris réservés aux chameaux ...).

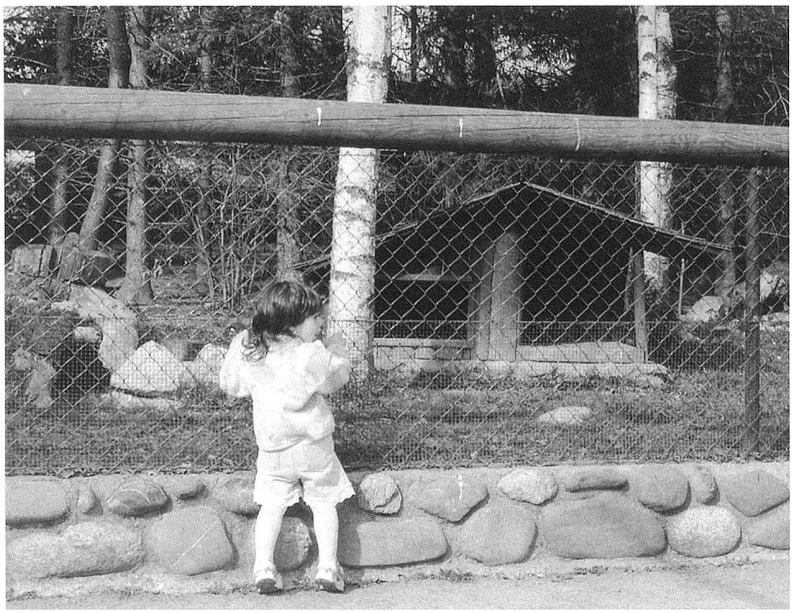
Cette démarche métonymique, dans laquelle chaque «fabrique» venait représenter une partie du monde, devait faire place peu à peu à un style métaphorique unifié, étendu à l'ensemble du jardin. Le Tierpark de Stellingen près de Hambourg en 1902 puis le Zoo de Vincennes à Paris dans les années 1930 – sous l'impulsion du prophétique Carl Hagenbeck –, inaugurèrent la vogue des décors artificiels dans lesquels l'animal pourrait être montré à l'air libre. Non plus encagé, mais placé dans un environnement imitant un milieu naturel «sauvage». Aux grilles étaient substitués de larges fossés, précisément mesurés pour que l'animal ne puisse pas les franchir. En Suisse romande, l'idée d'un «style» homogène, étendu à l'ensemble du jardin zoologique, allait s'appliquer dès 1935 au Zoo de Saint-Jean pour lequel Henri Larsen, son inventif directeur, avait imaginé un décor inspiré des cases des Somalis, commun à tous les animaux.[8]

A Servion, survivance d'une hiérarchie arbitraire et étrangère à toute considération de zoologie moderne, un distinguo subtil est établi entre les cages réservées aux grands félins et aux ours (architecture abstraite en béton), et les enclos réservés aux autres mammifères. La presque totalité des animaux est en effet logée dans des enclos dont l'aménagement fait de constantes références à un style rustique, celui de l'architecture vernaculaire. Passant de cage en cage, croisant le renard polaire, le porc-épic, le raton laveur, nous découvrons à travers les grillages des coins de jardins, des remises, des petits chalets, des barrières en rondins de bois, des buissons et même, dans un

7 ... sa queue qui pendait nonchalamment dans l'obscurité...



8 ... traces de griffes boueuses, le mâle n'est pas loin...



9 ... remises, petits chalets, barrières en rondins de bois ...

coin, une sorte de petit compost (ill. 9). Les animaux sont environnés des signes d'une helvétitude idyllique, à la fois campagnarde et alpestre.

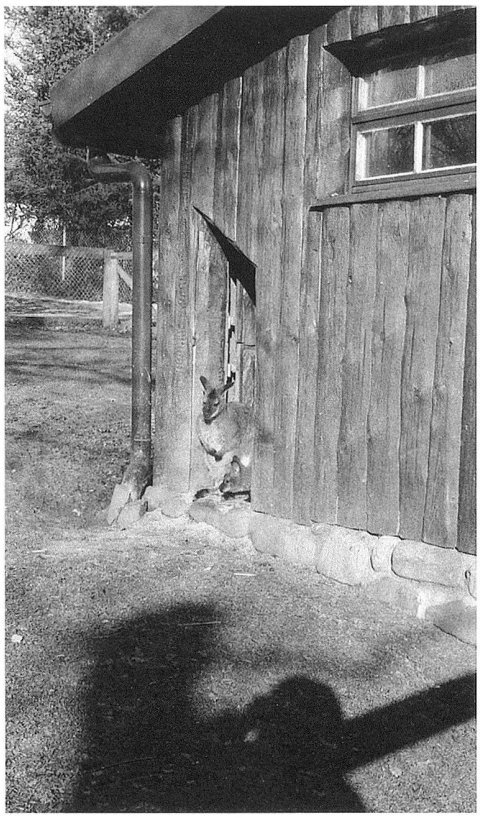
L'usage répétitif de ce style économique, la transformation du zoo en une sorte de «village suisse» abritant des espèces en provenance du monde entier, n'est pas sans ménager quelques rencontres proprement surréalistes, tel ce wallaby émergeant soudain d'un chalet (ill. 10). Le trouble finit par s'installer dans l'esprit du public venu chercher le dépaysement: lorsque les espaces traditionnellement réservés au visiteur et au visité se confondent, la scénographie du savoir se disloque au profit de l'apparition d'un espace commun où l'homme et l'animal seraient concitoyens. Devant tant d'hospitalité, les grillages s'effacent et les vitres disparaissent...

Locus amoenus (la volière)

La nature a ceci de particulier qu'elle s'étend à l'infini et n'impose aucun itinéraire au promeneur. Elle ne lui promet aucune rencontre spectaculaire. Tout au plus, si la chance est au rendez-vous, quelques menues surprises qui touchent tous les sens: odeur d'herbe fraîchement coupée, écureuil sur une branche, cris d'oiseaux, baies à croquer, frôlement d'insectes. Le jardin en revanche, le jardin zoologique *a fortiori*, est un espace clos dont le visiteur mesure à chaque pas les contraintes. En contrepartie, le spectacle est garanti. Les plantes et les animaux, de tout temps réservoirs de nourriture, se transforment en objets de délectation visuelle.

A Servion, il est un lieu où la culture semble céder le pas à la nature. Entrons dans la volière, une serre qui abrite plus de deux cents oiseaux exotiques. La porte refermée, nous disparaissons parmi les plantes tropicales (ill. 11). Les visiteurs ont fait silence, respectant pour une fois les injonctions des panneaux affichés à l'entrée. Le cours des saisons semble s'être arrêté. La chaleur nous invite à la détente et l'air retentit de cui-cui. Les oiseaux surgissent inopinément, nous croisent à tire-d'aile. Pas après pas, nous nous enfonçons dans la jungle. La frontière entre les animaux et les hommes s'estompe pour faire place au sentiment, poétique, du partage d'un espace commun.

La volière nous fait oublier la cage. Elle nous ramène au temps où Saint François d'Assise conversait avec le loup et avec les fleurs, au temps où Adam et Eve étaient encore au paradis. Mais y a-t-il, dans le fond, leurre plus grand que celui-ci? L'oubli instantané de l'austère forêt du Jorat, l'humidité bienfaisante maintenue artificiellement tout au long de l'année, les oiseaux qui imaginent que la transparence de la verrière leur ouvre les portes du ciel, la concentration trop forte des espèces... Ici, plus que partout ailleurs dans le zoo, nous assistons au déploiement d'un art dans lequel notre fin de XXe siècle est passée maître: celui de «la mise en spectacle du monde».[9] A l'heure où notre rencontre avec l'Autre s'opère dans des espaces protégés, l'appréhension de l'Inconnu ne paraît concevable que dans des lieux où, à l'instar de cette serre, la fiction s'offre comme une copie rassurante du



10 ... rencontre proprement surréaliste, un wallaby émerge soudain d'un chalet ...

11 ... dans la volière, nous disparaissons parmi les plantes tropicales ...

réel. Center Parcs, Clubs Méditerranée, Biodômes, Papilloramas... la terre se couvre de grandes bulles en plastique qui abritent des concentrés d'altérité lyophilisée, monuments élevés à la disparition d'une planète bleue où régnait naguère la diversité.

Le zoo se révèle particulièrement perméable à cette idéologie dont il fut une des premières formulations institutionnalisées. Sous couvert de la prise en compte des derniers développements en matière d'éthologie et d'écologie, il tend en effet à la reconstitution à l'identique de conditions «naturelles», où les animaux sont sommés de vivre en liberté. Un résidu de morale chrétienne empêche encore la mise en contact direct des prédateurs avec leurs proies vivantes.[10] Mais cette évolution, dont la réserve naturelle se présente comme l'étape ultime, ne fait que renvoyer définitivement la nature à la culture.[11]

De l'autre côté du miroir (singe, mon semblable, mon frère)

Du point de vue architectural, aucune différence notable entre le bâtiment des lions et celui des singes auquel nous réservons notre dernière visite: même répartition de l'espace entre des enclos extérieurs grillagés et des abris intérieurs transformés en présentoirs par des vitres, mêmes praticables destinés à rendre l'animal visible dans toutes les situations. Et pourtant les singes provoquent d'emblée un curieux malaise. Face à nous, bien sûr, ce sont nos lointains cousins. Nous reconnaissons notre main (mais toute menue), notre oreille (mais un peu chiffonnée), un geste familier (mais plus rapide). Nous cherchons un regard, et nous le fuirons dès qu'il se sera posé sur nous.

Bien que le Zoo de Servion n'expose aucun chimpanzé, gorille, orang-outan ou siamang, donc aucun représentant de ces espèces appelées «anthropomorphes» pour rappeler leur proximité avec l'humain, les petits singes (saïmiris, capucins, ...) que nous observons, plus que toute autre espèce, tiennent en échec le discours du zoo qui se résume à la volonté d'énoncer de manière démonstrative la différence relative entre les espèces d'animaux et la différence absolue de l'homme.[12] Dans la volière, la coupure partout ailleurs tangible entre humanité et animalité était devenue floue par l'expérience d'un environnement partagé, par la sensation d'une proximité physique. La confrontation avec les singes nous contraint à nous poser la question de l'altérité en des

termes philosophiques et métaphysiques: de l'animal à nous, quelle distance?

Qu'il semble loin le temps où Buffon prônait avec assurance l'hétérogénéité radicale du monde humain et du monde animal. Où le cardinal de Polignac, se promenant à Versailles dans le Jardin du Roi, se sentait autorisé à apostropher un orang-outan exposé dans une cage en verre en lui lançant un superbe: «Parle, et je baptise».[13] Depuis Darwin, notre famille s'est augmentée de parents dont, chaînon manquant ou pas, nous ne pouvons nier le cousinage. C'est notre propre image que nous renvoie le singe. La vitre, instantanément, se fait miroir. Et à la honte du traitement affligé à ces femelles qui allaitent leurs enfants et à ces mâles qui croquent une pomme (ill. 12), s'ajoute l'inquiétude d'être un jour enfermées nous-mêmes derrière de semblables grilles.

Ce spectre d'une inversion des positions, d'innombrables peintures et caricatures, mais aussi des livres et des films de science-fiction en ont renforcé le pouvoir. Enfants nous avons lu *Un Homme au zoo*, où le héros se laissait volontairement enfermer dans une cage du Pavillon des singes; adolescentes nous avons suivi avec passion le film et la série télévisée *La Planète des singes*, où trois astronautes échouaient sur une planète gouvernée par des chimpanzés qui avaient réduit l'humain à l'esclavage; adultes nous avons dévoré *La Machine à explorer le temps*, roman où une race simiesque retenait prisonnier de beaux jeunes gens destinés à servir de nourriture.[14]

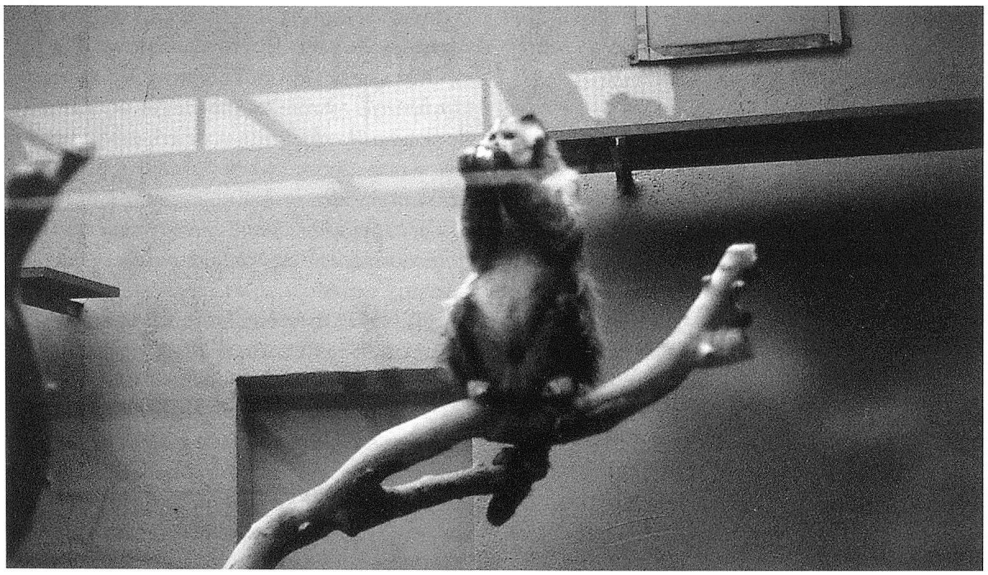
Si le singe enfermé nous fascine, c'est qu'il nous attire et nous effraie tout à la fois. Dans ce face à face, la bête en nous se réveille, l'homme en lui se révèle. Avec le peuple des singes enfermés se trouve mise en évidence la prétention du zoo à nous faire oublier que la différenciation de l'homme et de l'animal – essentiellement d'ordre culturel, métaphysique, certainement pas biologique – n'est guère aisée d'un point de vue taxinomique. Force est de convenir que le zoo, en dépit des apparences, est un des émissaires de la science la plus contemporaine qui «n'a pas complètement renoncé à isoler une spécificité de l'animal qui l'opposerait au végétal et surtout à l'homme; [...] Et sur ce point, l'échec est complet: aucun des critères proposés ne tient debout [...]».[15]

Vanité (les paons)

La visite s'achève au sortir du bâtiment des singes. Nous butons sur le mur extérieur, celui qui ceint le Zoo de Servion et le sépare de la campagne environnante. Plus rien à voir? Ou envie de ne plus rien voir?

C'est à ce moment qu'apparaissent deux paons en liberté. Perchés sur un édicule, ils attirent encore notre attention, cul-de-lampe d'un récit dont deux lionnes avaient constitué le frontispice (ill. 13). Les lions nous avaient convaincues que, même sur le roi et la reine des animaux, nous conservions le droit d'un regard dominateur. Les paons nous renvoient à notre propre image de voyeurs. Ils nous font sourire de notre assurance initiale, et nous remettent en mémoire l'histoire de la métamorphose d'Argus, ce héros à la tête ceinte de mille yeux. Les yeux d'Argus, châtié pour n'avoir pas vu ce qu'il fallait voir, ornent aujourd'hui la queue de nos paons, image du public du zoo – dont nous fûmes –, de sa ronde d'yeux écarquillés et de son bavardage prétentieux.

Mais les paons, dans le fond, ne sont ni ridicules, ni vaniteux. Ne les chargeons pas du poids de notre mauvaise conscience. Mythologie qui parsème la queue des oiseaux d'yeux



12 ... ces mâles qui croquent une pomme ...

coupables, iconographie qui en fait de vivantes allégories de la vanité, zoologie qui les classe aux côtés de la poule et de la pintade parmi les phasianidés: tous ces savoirs qui instrumentalisent les animaux en signifiants, ne font que donner une forme mythique, esthétique ou scientifique à notre désir de dominer la nature. Adam avait nommé les animaux, nous nous en servons pour nommer d'autres choses.

Allons donc! Cessons de nous parer des plumes des paons. Laissons-les aller en paix, et déployer en éventail leurs belles plumes ocellées, à l'intention exclusive de leur femelle.

Résumé

Deux historiennes de l'art déambulent dans le Zoo de Servion, un jardin ouvert en 1974 dans les bois du Jorat, non loin de Lausanne. A chaque pas, devant chaque cage, surgissent des bribes d'histoire de l'architecture, des références littéraires, des souvenirs iconographiques. Face à la bête enfermée, le recours à la culture n'est peut-être qu'une manière de nous rassurer sur la barrière entre humanité et animalité, une façon plaisante d'échapper à l'identification. Mais y a-t-il une bonne posture pour le visiteur? La promenade proposée par le Zoo de Servion favorise, par une scénographie variée, la multiplication des points de vue. Au début de la visite, les lions nous confirmaient dans l'idée que, même sur les rois des animaux, nous conservions le droit d'un regard souverain. A la fin du parcours, les paons nous renvoient à notre image de voyeurs vaniteux.

Riassunto

Due storiche dell'arte passeggiano nello zoo di Servion, un giardino aperto nel 1974 nel bosco del Jorat, non lontano da Losanna. A ogni passo, davanti a ogni gabbia, emergono frammenti di storia dell'architettura, riferimenti letterari, ricordi iconografici. Di fronte alla bestia rinchiusa, il ricorso alla cultura è forse un sistema come un altro per rassicurarci sulla solidità della barriera che sussiste tra l'essere umano e l'animale, un modo piacevole per sfuggire all'identificazione. Ma esiste un atteggiamento giusto per il visitatore? Attraverso una scenografia variata, la passeggiata proposta dallo zoo di Servion favorisce la moltiplicazione dei punti di vista. All'inizio della visita i leoni rafforzano l'idea secondo cui perfino nei confronti del re degli animali, noi manteniamo il diritto di uno sguardo sovrano. Alla fine del percorso i pavoni ci restituiscono la nostra immagine di *voyeurs* vanitosi.

13 ... cessons de nous parer des plumes des paons ...

Zusammenfassung

Zwei Kunsthistorikerinnen entdecken den Zoo von Servion, einen Garten, der seit 1974 in den Wäldern des Jorat, unweit von Lausanne, öffentlich zugänglich ist. Bei jedem Schritt, vor jedem Käfig tauchen ein Stück Architekturgeschichte, literarische Bezüge, bildliche Erinnerungen auf. Beim Anblick des eingesperrten Tiers ist die Zuflucht zur Kultur vielleicht nur eine Möglichkeit, sich der Schranke zwischen Mensch und Tier zu versichern, eine angenehme Art auch, der Selbsterkenntnis zu entgehen. Doch gibt es überhaupt eine gute Position für den Besucher? Der vom Zoo in Servion vorgeschlagene Weg begünstigt dank einem mannigfaltigen Spiel mit Perspektiven eine Vielzahl an Aussichtspunkten. Am Anfang des Besuchs bestärken uns die Löwen noch, dass wir selbst über die Könige der Tiere einen selbstherrlichen Blick bewahren. Am Ende des Weges verweisen uns die Pfauen auf unsere Rolle als eitle Betrachter.

Bibliographie

PHILIPPE BELLIN, *Architectures zoologiques*, thèse de l'Ecole d'Architecture de Clermont-Ferrand, 1984.

JOHN BERGER, «Le zoo», in: *Critique*, 1978, pp. 375–376.

PAUL BOUISSAC, «Perspectives ethnozoologiques: le statut symbolique de l'animal au cirque et au zoo», in: *Ethnologie française*, nouvelle série, tome 2, nº 3–4, 1972, pp. 253–266.

Des animaux et des hommes. Zoo de Servion. Guide illustré, Imprimerie Glasson S.A., Bulle, 1984.

Des animaux et des hommes, cat. exp., Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1987
MARIE HÉLÈNE GIRAUD, *Des animaux et des hommes. Avant-projet pour un jardin zoologique*, sous la direction de Luca Ortelli, Ecole d'Architecture de l'Université de Genève, octobre 1994.
CARL HAGENBECK, *Von Tieren und Menschen*, Hambourg, 1909.
YVES LAISSUS et JEAN-JACQUES PETTER, *Les Animaux du Museum 1793–1993*, Paris, Museum d'histoire naturelle, 1993.
GUSTAVE LOISEL, *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours*, 3 vol., Paris, H. Laurens, O. Doin & fils éditeurs, 1912.
STELLA V. PEPPLER SURER, *Aspects de la protection animale et de la conservation des espèces européennes menacées dans les jardins zoologiques suisses*, thèse de la Faculté de Médecine vétérinaire de l'Université de Berne, 1992.
BRIGITTE REBETEZ-GAISCH, «Zoo de Servion. La vie d'une gigantesque famille», in: *Coopération* nº 28, 11 juillet 1991, pp. 56-57.
JOSIANNE RIGOLI, «Zoo de Servion; bientôt 20 ans d'existence!», in: *Coopération* nº 28, juillet 1993, pp. 32–33.
Zoo. Mémoires d'éléphant. Le Zoo de Genève à Saint-Jean entre 1935 et 1940, Genève, Maison de Quartier de Saint-Jean, 1993.

Notes

1 Nous remercions Monsieur Dominique Radrizzani, *cicerone* de notre première visite à Servion, et aussi Monsieur Pierre Goeldlin, directeur du Musée cantonal de Zoologie à Lausanne, pour ses précieux conseils et la lecture attentive de ce texte.
En Suisse romande, les institutions suivantes peuvent être assimilées à des zoos, notion dont il est difficile de donner une définition exacte: le «Parc aux biches» à Charmey, le «Bois de la Bâtie» à Genève, le «Zoo jurassien Silky Ranch» à Crémines, le «Vivarium» à Lausanne qui expose non seulement des reptiles, mais aussi leurs prédateurs, fennecs et rapaces; la «Station zoologique la Garenne» à Le Vaud, le «Zoo des Marécottes» à Salvan, le «Jardin d'acclimatation, Bois du petit Château» à La Chaux-de-Fonds.

2 STELLA V. PEPPLER SURER, *Aspects de la protection animale et de la conservation des espèces européennes menacées dans les jardins zoologiques suisses*, thèse de la Faculté de Médecine vétérinaire de l'Université de Berne, 1992.

3 A propos de la reproduction en captivité, on notera que si celle-ci contribue parfois à la conservation des espèces dans le but d'une réintroduction future (on songe, en Suisse romande, au cas du gypaète barbu), les naissances trop nombreuses posent de réels problèmes de gestion aux directeurs de zoo. En effet, sans même parler des effets négatifs de la captivité (diminution de la diversité génétique et augmentation des taux de consanguinité), certaines espèces (loups, ours brun, bisons d'Europe, mouflons) ne se reproduisent que trop facilement. La majorité des petits est abattue, leur viande est utilisée pour la consommation humaine et animale. La castration, la stérilisation, la contraception, la séparation des sexes, et l'euthanasie des jeunes sont largement pratiquées dans les zoos suisses. D'où un dilemme entre l'intérêt publicitaire de l'annonce d'une naissance et la réaction émotive négative du public en cas d'abattage. Levant le voile sur ces pratiques qui laissent songeur, un gardien du Zoo de Servion déclarait récemment dans la presse: «Certaines races sont difficiles à placer [...]. Voilà pourquoi nous stérilisons les tigres, et faisons des implants aux lionnes pour les empêcher d'être en chaleur.» (cité in: «A Servion, Roland Bulliard tente de calmer les tempêtes de son arche de Noé», *Le Temps*, 4 mai 1998, p. 24).

4 En 1993, 132 000 personnes ont visité le Zoo de Servion, taux de fréquentation annuel plus important, par exemple, que celui du Musée de zoologie ou du Musée des Beaux-Arts de Lausanne.

5 «Cette réalisation ne souffre aucune improvisation sous peine de causer certains stress aux animaux, déclare Charles Bulliard, directeur du zoo. Ainsi, il est indispensable de veiller au voisinage car si certains animaux acceptent la proximité de certaines espèces, d'autres la refusent». Cité par JOSIANNE RIGOLI dans «Zoo de Servion; bientôt 20 ans d'existence!», in: *Coopération* nº 28, juillet 1993, p. 32.

6 Terme utilisé aux Etats-Unis pour désigner l'humanisation de l'animal familier.

7 *Lubetkin*, Liège, Pierre Mardaga éditeur, 1983.

8 «(...) Vous voyez, jusqu'à l'extrémité du plateau, entre les arbres, que nous nous en tenons à un style général et rigoureusement exotique. Quelles que soient leurs dimensions, les constructions s'inspireront des cases des Somalis. Bien entendu, les murs seront de briques, mais les toits, en bulbes ou en larges pans, seront faits de chaume.», HENRI LARSEN, *Tribune de Genève*, 25 mai 1935, p. 18. cité in: *Zoo. Mémoires d'éléphant. Le Zoo de Genève à Saint-Jean entre 1935 et 1940*, Genève, Maison de Quartier de Saint-Jean, 1993.

9 Voir la série d'articles publiée sur le sujet ces dernières années dans *Le Monde diplomatique* par l'ethnologue MARC AUGÉ: «Un ethnologue à Euro Disneyland», août 1992; «Un ethnologue à la plage», août 1995; «Un ethnologue à Center Parc», août 1996.

10 Voir à ce propos l'excellent article de PAUL BOUISSAC, «Perspectives ethnozoologiques: le statut symbolique de l'animal au cirque et au zoo», in: *Ethnologie française*, nouvelle série, tome 2, nº 3–4, 1972, pp. 253–266.

11 MARC-OLIVIER GONSETH, «Les intimes, les consommables, les sauvages et les autres», in: *Des animaux et des hommes*, cat. exp., Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1987, pp. 42–43.

12 PAUL BOUISSAC, *op. cit.* note 8, p. 254.

13 DENIS DIDEROT, *Rêve de D'Alembert. Suite de l'entretien*, Paris, Gallimard, éd. de la Péiade, 1951, p. 941.

14 DAVID GARNETT, *Un homme au zoo*, Grasset, Paris, 1927. *La Planète des singes* (d'après un roman de Pierre Boulle), 1967, 120', de Franklin J. Schaffner, avec Charlton Heston et Roddy MacDowall. HERBERT GEORGE WELLS, *La Machine à explorer le temps* (1895).

15 JACQUES GOIMARD, «Je est une bête», in: *Traverses* nº 8, 1977, p. 129.

Adresse des auteurs

Danielle Chaperon, 1, chemin des Rosiers, 1004 Lausanne; Catherine Lepdor, Musée cantonal des Beaux-Arts, place de la Riponne, 1005 Lausanne

Source des illustrations

1–13: Catherine Lepdor, Belmont-sur-Lausanne